

L'ESPRIT ET LA LETTRE DANS LES RELIGIONS

L'esprit, indubitablement, a la prééminence sur la lettre, celle-ci étant réduite à un rôle certes nécessaire, mais tout à fait secondaire. La lettre n'est, après tout, qu'une enveloppe, un squelette, un moule dans lequel coule l'esprit. Dès lors, la lettre privée de l'esprit n'est plus qu'une coupe vide sans le vin pour lequel elle a été faite.

Un mauvais usage, par les religions, de l'esprit et de la lettre freine ou peut même arrêter leur épanouissement dans le domaine spirituel qui est le leur et les amener à s'établir, au même titre que n'importe quelle institution humaine, dans le domaine temporel. Dans ce cas, le sens de la mission qui leur a été confiée s'émousse et elles risquent de perdre leur raison d'être.

L'abandon, ne serait-ce qu'en partie, du Surnaturel où elles puisent leur sève, constitue un danger certain. Il peut devenir mortel.

Nous retiendrons aujourd'hui la religion chrétienne en général. Et quand je dis la religion, je parle de l'Église qui en est la dépositaire et l'armature.

La religion, en son essence même, si elle subit la déformation des interprétations, ne saurait être mise en cause. Ce sont les institutions qui ne restent pas toujours fidèles à la pureté évangélique, dans la mesure où elles subissent la lourdeur de leur temporalité. Disons que la religion est l'esprit et l'Église ou les églises, la lettre.

Les grandes collectivités religieuses devraient faire très attention qui emploient des moyens de propagande

extérieure risquant de les faire dévier vers le Prince de ce monde. C'est l'écueil à éviter absolument, car le piège est subtil. L'irremplaçable pierre de touche permettant de discerner le vrai du faux, c'est l'Évangile, ne l'oublions pas. Il faut prendre le temps de le lire et s'efforcer à le vivre un peu, chaque jour. À quoi cela peut-il servir d'être un chrétien ignare, en d'autres termes, non éclairé, ne se nourrissant pas de la Parole de Dieu ? Autant ne pas l'être !

Tant que la Parole de Dieu ne sera pas enracinée dans notre conscience, notre Moi – entendez le Moi des ténèbres – nous empêchera de nous rafraîchir à la source divine, Car là aussi, c'est notre Moi de ténèbres qui, ne voyant plus que la lettre, corrompt et détruit l'esprit. Tant que nous ne percevrons pas l'éblouissante lumière christique, que nous ne sentirons pas l'ineffable Présence divine, si discrète et pourtant si réelle, plus vraie et plus réelle que le soleil de notre terre et que les splendeurs elles-mêmes de notre terre, nous resterons esclaves de ce Moi haïssable que l'on se plaît à dénoncer sans se décider à y renoncer, Tant que nous ne verrons pas l'Amour dans l'esprit qui relève de l'Esprit Saint, que nous n'y mettrons pas notre propre amour, nous serons empêtrés dans la lettre, qui, privée de son contenu, expire. Que voulez-vous tirer d'une lettre morte ? Du coup nous perdons, ou nous ne trouvons pas la vie de l'Esprit. Et tout est faussé.

L'auteur de l'Esprit des lois, Montesquieu, disait : « Ce n'est point le corps des lois que je cherche mais leur âme. » Louable intention s'il en fut, que tout homme réfléchi devrait faire sienne. Malheureusement, cette recherche semble quelque peu négligée par trop de ceux qui ont la responsabilité de diriger des nations ou des religions. Ils n'ont pas cherché l'esprit, ils n'ont retenu que la lettre. Plus qu'une erreur, c'est une faute, et très lourde, que les églises elles-mêmes ne se sont pas privées de commettre. N'allez pas croire que je critique les églises, au demeurant fort respectables. Elles ont une mission lourde et difficile à mener. Nous constatons, sans la moindre malveillance, et constater n'est pas critiquer.

Tout était pourtant bien parti. Au départ, le Christ. Au départ et à l'arrivé et en chemin. Le Christ au sommet et en bas avec les hommes. Le Christ partout. Et puis Ses apôtres, la chrétienté qui prend corps et s'organise autour d'eux, dans les pires difficultés, les embûches, les persécutions, prenant son essor dans le sang des martyrs. Et l'Église s'implante, se structure, s'impose. Au très attachant XII^e siècle, un admirable élan de foi plein d'allégresse et de naïveté, dit-on aujourd'hui, rend les hommes plus proches du Ciel. Quatre siècles encore et vient la Renaissance. La renaissance de quoi ? De bien des choses, mais assurément pas de la foi qui va s'écarter. Le Moyen Âge, dont délibérément et bien à tort on a voulu faire une période d'obscurantisme, a été sapé. Cette Renaissance qui a pris sa place découvre l'humanisme qui, selon l'usage que l'on en fait et la signification qu'on lui donne, peut être la meilleure et la pire des choses. Mais un nouvel état d'esprit est né et un homme nouveau, ou tout au moins renouvelé, plus affranchi, détaché des aspirations médiévales, s'affirme peu à peu. Sur le plan religieux, des tendances aux lointaines origines se font jour et éclatent, semblant irrémédiablement détruire « le rêve unitaire et fraternel de notre Maître » (Sédir). Rome suit fidèlement l'apôtre Pierre et, comme l'a écrit Sédir, « conserve intact le plus précieux des dépôts : la lumière inestimable de la divinité totale du Christ Jésus ». Cependant, l'appareil impressionnant que Rome a mis en place, fortement hiérarchisé, solidement implanté dans le temporel, sans rien abandonner de son inspiration hautement spirituelle, l'éloigne de l'église primitive. Il en résulte d'inévitables excès, telle l'obéissance aveugle, inconditionnelle, une pesante mainmise sur les fidèles, qui en deviennent craintifs, si bien que la liberté de l'Amour n'est plus permise. On en arrive à une sorte de sclérose de la foi qui a perdu sa spontanéité. Bien entendu, je ne parle pas des saints et des mystiques, ces gêneurs, dont l'Église s'est toujours méfiée et qu'elle a souvent soumis à mille persécutions avant de les reconnaître. Dès lors, le fidèle se voit dans l'obligation morale d'accepter une foi imposée, qui

ne peut être la vraie foi, sous peine d'être rejeté et d'y perdre son salut. Ce despotisme, peut-être nécessaire du point de vue de l'Église, ne correspond en rien à l'enseignement évangélique.

En face de ce monument aux impérissables assises qu'est devenue l'Église officielle, une tendance s'est manifestée, vrai contre-courant, résurgence des gnosticismes portant l'esprit d'émancipation qui souffle sur les foules albigeoises et vaudoises. Mais c'est un moine brûlant d'un feu intérieur, déconcertant, maître en philosophie, qui sera à l'origine du grand schisme. Vous avez reconnu Luther. En se dressant contre les erreurs et les abus de l'Église de l'époque, Luther exige une épuration de pratiques n'ayant rien à voir avec la religion. Excommunié, ce rebelle brûle la bulle du pape sur la place publique, consommant ainsi la rupture. On connaît la suite dramatique, les pages de sang qui furent écrites en ce XVI^e siècle qui vit le déchirement de l'Église et son unité brisée dans la haine. Ce lamentable sort d'une chrétienté déchirée eut pour cause de nombreux opportunismes, un autoritarisme excessif d'un côté et un rigide intellectualisme de l'autre, si généreuse et motivée qu'eût été à son origine, sur certains points, la contestation luthérienne. Chez les catholiques, on en oubliait l'essentiel de l'esprit des saintes écritures, qui est la Parole même de Dieu. Chez les protestants, la libre interprétation du texte sacré conduisait à une religion quelque peu figée n'ayant rien de commun avec la religion en Esprit et en Vérité de Jésus. Or, l'Évangile, si on le peut commenter, ne s'interprète pas, il se vit. L'Évangile, plus encore qu'un message, est une personne, la personne du Christ Jésus. Si on ne Le voit pas vivant dans l'Évangile, on ne Le verra nulle part. Et Il est partout. Si vous voulez extrapoler un peu, l'Évangile est la lettre et le Christ en est l'Esprit. D'autre part, et c'est écrit, la Lumière ne se met pas sous le boisseau ainsi qu'elle y avait été placée par crainte que les fidèles n'en fassent un mauvais usage. Mais a-t-on vraiment besoin de savants théologiens, si éclairés soient-ils, pour comprendre la Parole de Dieu ? Jésus a dit

exactement le contraire. Ce qu'Il enseignait était compréhensible à tous, en commençant par les petits, les pauvres, les cœurs purs auxquels Il s'adressait en priorité comme Il ne cesse de le faire. L'a-t-on vraiment entendu et peut-on l'entendre en notre époque tourmentée ? Y en a-t-il assez de ces préférés de Jésus pour recevoir et garder Sa Parole ?

Pour nous, enfants de la Nature, il n'est pas facile de distinguer l'esprit de la lettre, justement parce que nous sommes enfants de la Nature. Si nous voulions, de toutes nos forces, devenir des enfants de Dieu, nous y verrions plus clair et l'esprit irradié par l'Esprit Saint nous apparaîtrait immédiatement. Seulement voilà, il faut être simple et petit et humble pour ne voir que l'esprit. En dépit de nos vagues aspirations, de nos vacillants bons vouloir, nous sommes encore, pour la plupart, pleins de suffisance et donc, en notre orgueil, attachés à la lettre. Les inévitables déviations de la lettre privée de l'esprit sont le fait des individus comme des religions, dans la mesure où individus et religions perdent de vue l'essentiel de la Foi, oubliant l'unique nécessaire, de sorte que toute religion se fourvoie, se perd et trompe ses fidèles quand elle prétend appliquer rigoureusement à la lettre un trop strict et exclusif dogmatisme. L'esprit du dogme – d'un dogme parfait – devrait être une incitation à une attitude intérieure libre, par conséquent sans contrainte extérieure, tandis que son formalisme en est la lettre. Cette distinction entre l'esprit et la lettre du dogme apparaît capitale. Quel dommage qu'au cours des siècles, tandis que se construisaient de savantes et subtiles théologies, elle n'ait pas été faite, ou mal faite et qu'on s'en soit tenu surtout à la lettre. Je ne veux pas dire que la dogmatique catholique, même si elle a été souvent mal appliquée, ne soit pas nécessaire à la religion établie, comme le sont aux États les Constitutions et les lois quelles que soient leurs imperfections. Ce que j'essaie de montrer, c'est que cette dogmatique n'est pas une fin en soi, mais un moyen parmi d'autres, et que la Vérité fondamentale, le dogme suprême, c'est l'Amour, c'est-à-dire Dieu.

Malgré les vicissitudes que connaissent les églises, les erreurs humaines qu'elles commettent, les déchirements qui les divisent, l'esprit du christianisme, dont elles s'inspirent et dans ce qu'il a de plus pur, est perdurable. Rien, absolument rien ne peut l'altérer, moins encore le dénaturer. Et s'il arrivait que la lettre qui le sert disparût, il se manifesterait sans elle. Il demeure. Émanant de Dieu, il est l'indestructible granit, l'éternelle vie.

Le Christ est partout et pour tous. De même qu'Il était dans les apôtres depuis la descente du Saint-Esprit, Il est dans l'Église, quand on ne l'en chasse pas. Mais Il n'est pas l'Église. Voudrait-on L'y enfermer ?

Il est venu pour les pécheurs, sachant qu'il n'y a pas, dans le genre humain, un seul non-pécheur. Par conséquent, Il est venu pour tous. Croire le contraire serait en opposition formelle avec la pensée christique.

Paul Valéry disait : « Après tout, avant le christianisme, personne n'avait dit que Dieu est amour. » Non personne ! Et cela fait la richesse du christianisme qui ne s'explique que par le Dieu d'amour. Il ne faudrait tout de même pas oublier que l'essence du Christianisme qui fut le commencement d'autre chose, c'est l'Amour, Et l'Amour n'est pas dans la lettre, il est dans l'esprit. Car il ne peut y avoir d'amour dans la lettre que si elle contient l'esprit. Et quand l'esprit l'a quittée, il n'y a rien que le vide en lequel s'installe tel un parasite, un sectarisme odieux, à courte vue, se substituant à l'amour. On ne peut s'y tromper au vu des résultats. Qui pourrait croire à la présence de l'esprit dans la lettre devant les crimes commis au nom de la foi ? Difficile à admettre. On ne tue pas par amour. Sur ce point, il faut être d'une intransigeance absolue. Le Père Varillon, éminent jésuite et homme d'Église de poids, écrit : « S'il arrivait qu'un point quelconque de la doctrine chrétienne apparût comme n'ayant pas de lien avec l'amour ou comme n'étant pas condition ou conséquence de l'amour, on serait en droit de le rejeter. »

Que de sectarismes coupables pourtant, de croix ruisselantes de sang confondu de Dieu et des hommes haineusement dressées au cours de l'histoire de

l'humanité, depuis la crucifixion de Celui qui a apporté au monde l'impérissable message du pardon et de la miséricorde, et qui en est mort ! Son sacrifice aurait-il été vain ? La réponse à cette question fait peur. Elle nous aide à comprendre pourquoi le Crucifié est toujours en agonie, et pourquoi il y a tant d'autres crucifiés dans leur cœur et dans leur chair.

.

Si, d'une manière générale, la lettre passe avant l'esprit, celui-ci, fort heureusement, domine parfois celle-là. C'est tellement fort quand cela arrive, tellement lumineux, qu'on y discerne l'effet d'une force ascendante entraînant les hommes en leur longue marche vers un devenir où, libérés de leurs chaînes, ils s'ouvriront enfin à l'Esprit. Depuis les Pères du désert précurseurs de la mystique monastique, les saints connus et inconnus, les amis obscurs de Dieu épars dans le monde, un grand souffle passe confirmant la Parole du Christ : *Je serai avec vous*.

Ainsi, depuis vingt siècles il y a continuité. L'atmosphère qu'Il a laissée dans la Chambre Haute demeure, imprégnant d'autres chambres hautes. Là la divine Parole est entendue qui, dans les sanctuaires, n'a pas toujours été bien comprise par excès d'intellectualisme et tendance à la temporalité. On y peut trouver quand même une part de la nourriture de l'âme venant de la source unique qui est le Verbe fait chair.

Ici, il faut se taire et adorer dans la contemplation. Adorer et contempler le dénuement de notre Christ qui n'avait pas un endroit pour reposer Sa tête. Le dénuement de notre Christ sur la Croix...

Il faut faire en soi le silence pour mieux entendre Son appel nous engageant à Le suivre. Il est formel : « Quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas ne peut être mon disciple. »

Cette parole doit être prise cette fois au pied de la lettre, car elle est pleine de Son Esprit. On ne peut absolument pas l'interpréter ou l'accommoder. On la prend ou on la laisse. Mais celui qui ne la prend pas se détache du christianisme, dont il ne comprend pas ou refuse les

exigences. C'est que le Christianisme contredit l'homme dominé par sa nature égoïste. Il contredit l'homme pour que, surmontant ses propres contradictions, il s'épanouisse et s'accomplisse.

Ce qu'il faut absolument comprendre, c'est que, pour devenir libre de la liberté du Christ, on ne peut se détourner de la croix. Un chrétien conséquent ne peut éviter la croix. S'il s'ingénie à l'éviter, il ne pourra pas devenir un disciple et ne sera probablement plus chrétien. La croix est un choix, un enjeu. On y gagne ou on y perd tout.

Je vous laisse sur ces quelques réflexions. Puissent-elles attiser en nous le désir inextinguible du Christ, foyer universel de Vie et d'Amour.

Pierre CARBOU.

Causerie donnée à Paris en avril 1977.